

Le français, langue d'accueil et langue de création : une entrevue avec l'artiste Eugenia Reznik

Par Jean-Sébastien Ménard

Au printemps 2018, l'artiste Eugenia Reznik¹, Québécoise d'origine ukrainienne, a participé à un projet de médiation culturel réalisé avec le Centre d'art actuel Plein Sud², avec l'éducatrice en chef du Centre, Marie-Claude Plasse, avec l'animatrice en francisation France Quirion ainsi qu'avec des étudiants et des étudiantes qui suivent les cours de francisation du Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion³ au cégep Édouard-Montpetit.



Photo : gracieuseté d'Eugenia Reznik

L'objectif du projet était d'explorer le rapport à la langue française des nouveaux arrivants et des nouvelles arrivantes en leur donnant l'occasion de s'exprimer et de créer une œuvre, en suivant notamment les

¹ <http://eugeniareznik.com>

² <http://www.plein-sud.org>

³ Les étudiants et les étudiantes qui ont participé au projet suivaient le cours de francisation « Niveau 3 » du MIDI (voir <http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/accueil.html>). Ils étudient au cégep Édouard-Montpetit.

conseils et les consignes d'Eugenia Reznik, où ils ont pu explorer, avec des images et des vidéos, leur premier contact avec le français, leur langue d'accueil. Quels mots les ont marqués lors de leur arrivée et pourquoi? Les œuvres créées dans le cadre de ce projet ont été exposées à la bibliothèque du cégep Édouard-Montpetit au début d'avril 2018.

Afin qu'elle nous parle de son parcours, de son rapport à la langue française et du projet auquel elle a collaboré, j'ai rencontré Eugenia Reznik.

Eugenia Reznik, est-ce que vous pouvez vous présenter?

Je suis une artiste en arts visuels. Mon métier, c'est de faire des œuvres. Je suis chanceuse de pouvoir faire ça dans la vie. Je suis arrivée au Québec il y a 13 ans, le 21 février 2005. Ce n'était toutefois pas ma première immigration. En effet, je suis passée par plusieurs pays, dont la France, avant d'arriver au Québec. Je suis née à Kiev, dans un pays qui n'existe plus⁴ et qui est depuis devenu l'Ukraine.

J'ai quitté mon pays natal alors que j'avais 24 ans. Toute ma famille a quitté l'Ukraine à peu près en même temps. Après la chute du mur de Berlin, en 1989, et la disparition de l'Union soviétique, en 1991, la situation économique était terrible dans mon pays et ma famille ne trouvait plus sa place. Mes parents, chercheurs universitaires en microbiologie – mon père et ma mère ont toujours travaillé ensemble et étaient des chercheurs importants dans leur domaine. Il y a plus de 50 ans, ils ont été parmi les premiers à travailler sur les probiotiques. De nos jours, il y a encore des médicaments produits à partir de leurs travaux –, vivaient des situations difficiles et ils ont fini par prendre la décision de quitter l'Ukraine. Partir, certes, mais pour aller où? Ce fut tout un processus. En l'espace de quelques mois, ma famille a complètement éclaté. Mes parents sont allés rejoindre mes deux sœurs qui étaient déjà aux États-Unis. Mon frère a décidé de poursuivre ses études en Israël – il vit maintenant à Toronto – et moi, comme j'avais obtenu une bourse d'études du

⁴ L'U.R.S.S.

gouvernement français, je suis allée en France, à Paris, poursuivre mon parcours universitaire.

En arrivant en France, comme je ne parlais pas français, j'ai suivi des cours de francisation à l'Alliance française⁵, sur la rue de Rennes. C'est rapidement devenu mon point d'attache, ma petite maison à Paris.

Pourquoi avoir choisi la route des arts?

Cette route, je l'ai choisie à 14 ans. À cet âge, j'habitais près de l'Institut scientifique où mes parents travaillaient. Dans notre quartier, qui en était un assez moderne, il y avait une école d'art où je me suis inscrite. J'y ai découvert tout un monde, dont une professeure de peintures, qui m'a marquée par ses conseils qui me guident encore toujours. Aujourd'hui, cette professeure vit aux États-Unis. Le système en Ukraine est différent du système québécois. On a une école normale, puis le lycée. Parallèlement à mes études – j'adorais les sciences et les mathématiques –, j'allais à cette école d'art tous les jours. J'adorais y aller. Cela me permettait de grandir dans un milieu artistique.

Quand j'ai eu un choix à faire dans mes études, j'ai voulu poursuivre en arts, mais mes parents, étant scientifiques, s'y sont opposés. Ils jugeaient que, pour une femme, il fallait un métier. J'ai donc choisi de poursuivre mon parcours et d'aller étudier les mathématiques à l'Université. J'y suis allée pendant 5 ans et j'ai obtenu un diplôme — qui est l'équivalent d'une maîtrise au Québec – en mathématiques appliquées. Ensuite, je suis entrée dans une école où j'ai poursuivi mes études en arts, puis je suis allée en France poursuivre mes études en mathématiques après avoir été l'une des premières Ukrainiennes à bénéficier d'une bourse d'études du gouvernement français. Par la suite, j'ai enseigné à l'université et dans une école d'ingénieurs en mathématiques et en informatique. Tout en menant une carrière scientifique, j'ai continué les arts. En fait, pendant un bon moment, j'ai mené une carrière sur les deux fronts. Puis, après avoir passé le cap de la trentaine, j'ai choisi de me concentrer sur la route des arts et d'être une artiste à temps plein.

⁵ Voir <https://www.alliancefr.org>

L'apprentissage du français, comment ça s'est passé?

C'était très difficile. Le français est ma cinquième langue. Mes deux langues maternelles sont le russe et l'ukrainien, deux langues qui, contrairement à ce que les gens pensent, sont très différentes. Les gens qui parlent le russe, s'ils entendent l'ukrainien, ils vont peut-être comprendre un mot ou deux, parfois ils vont comprendre le sens général de la conversation, mais ils ne pourront pas participer à la conversation. En fait, la différence entre les langues slaves ressemble à la différence entre les langues latines. Le russe et l'ukrainien, c'est comme le français et l'espagnol. Ce n'est pas parce que l'on parle français que l'on parle espagnol. Ma troisième langue, c'est l'anglais. Je comprends et je parle très bien l'anglais. En Ukraine, pour gagner ma vie, j'ai d'ailleurs été traductrice. Je travaillais pour une entreprise anglaise de Londres. Ensuite, comme j'ai beaucoup voyagé en Israël et que j'y ai également travaillé, j'ai appris l'hébreu parlé. En arrivant en France, il a fallu que j'apprenne le français, une langue très différente du russe, de l'ukrainien et de l'hébreu. C'était difficile pour moi. D'abord, parce que j'étais seule. Lorsque je suis arrivée à Paris, je ne connaissais pas du tout le système occidental. Il a fallu que je m'y adapte. Par exemple, lors de mon premier séjour à Paris, je ne savais pas qu'on pouvait manger à l'hôtel et je ne savais pas où l'on pouvait se procurer de la nourriture. Pendant les 5 premiers jours, j'ai perdu 8 kilos. Je ne mangeais presque pas. C'était une expérience traumatisante. À un moment, j'ai vu une épicerie. J'y suis allée sans savoir si j'avais assez d'argent pour m'acheter quelque chose à manger. En Ukraine, dans une épicerie, les gens ne se servent pas eux-mêmes, ils doivent demander ce qu'ils veulent au marchand. En France, ça ne se déroulait pas comme ça. Après avoir observé les gens, j'ai pris quelques pommes, je les ai mises dans un sac et je suis allée à la caisse pour payer. La caissière m'a alors fait de grands gestes. Elle n'était pas contente. J'essayais de comprendre pourquoi et je lui demandais des explications en lui parlant en anglais, mais elle ne me comprenait pas. Je ne savais pas quoi faire. J'ai fini par fondre en larmes en laissant tout sur le comptoir et en quittant les lieux. J'avais faim, mais ça a été ma réaction. Je ne connaissais pas le système de fonctionnement du monde occidental. L'autre raison pour laquelle je trouvais l'apprentissage du français difficile, c'est que je parlais parfaitement l'anglais. C'était difficile d'accepter d'avoir à tout recommencer cet apprentissage. C'était difficile d'accepter de mal parler français, de mal prononcer les mots.

Quand j'étais à l'université, je pouvais parler en anglais, mais pas dans la rue. Si je voulais comprendre les autres et me faire comprendre d'eux, je n'avais pas le choix. Je devais apprendre le français. J'ai donc suivi des cours de français à l'Alliance française. Les cours y étaient vraiment intéressants. Les professeurs étaient excellents. Ils transmettaient l'amour de la langue française. Ils m'ont fait découvrir des chansons, dont celles de Serge Gainsbourg, des poèmes... C'est par l'art qu'ils nous ont enseigné le français, pas par les règles de grammaire. Ces règles, je ne les connais toujours pas vraiment. En fait, je les apprends en même temps que mes enfants qui les apprennent à l'école.

Vous êtes restée à Paris pendant quelques années?

J'y suis restée pendant 11 ans alors qu'au départ, mon séjour devait durer 6 mois. Quelque temps après mon arrivée à Paris, il faut dire que j'ai rencontré celui qui est devenu mon mari. Nous nous sommes marié l'année suivant mon arrivée. Ça fait déjà une vingtaine d'années.

Qu'est-ce qui vous a fait quitter la France pour le Québec?

C'est mon mari. Il était jaloux de ma situation. Lui aussi, il voulait être immigrant. Avec mes parents et mes sœurs aux États-Unis et mon frère en Israël, on voyageait beaucoup. Ça l'attirait. Dans la situation d'un immigrant, il n'y a pas que des inconvénients, il y a aussi des avantages. Il faut les voir. Entre autres, on a la chance de découvrir un pays et de le vivre de l'intérieur. Mon mari voulait vivre son expérience. Il avait ce rêve. Il adorait l'accent québécois et la musique du Québec. On a donc pris la décision de venir vivre ici avec nos jeunes enfants. On a rempli les papiers, on a suivi le processus et on est venu ici.

Comment s'est déroulée l'arrivée au Québec? Est-ce qu'il y a eu un choc avec l'accent québécois?

Oui. À Paris, on écoutait les Cowboys Fringants⁶ et on comprenait les paroles, mais en arrivant ici, on s'est aperçu que c'était différent. Ce n'est pas que des *cowboys fringants*... Il y avait toutes sortes d'accents et de parlures. C'était vraiment intéressant. Il y a des gens

⁶ Voir <http://www.cowboysfringants.com>

qu'on comprenait parfaitement et d'autres qu'on ne comprenait pas du tout. Les gens, selon les endroits d'où ils viennent, selon leur âge, selon leurs formations, ont des expressions différentes et des accents différents. Pour ce qui est de la culture québécoise, moi, je n'ai pas eu de choc. En fait, j'ai découvert un milieu artistique bouillonnant et extraordinaire. C'est tellement jeune! Il se fait beaucoup de choses en art au Québec.

C'est différent du milieu artistique français?

Oui, quand même... En France, c'est plus difficile pour un jeune artiste de survivre en tant qu'artiste. Au Québec, c'est possible. J'ai plein de jeunes collègues qui, tout en faisant des petits boulots, mais sans avoir un emploi accaparant, parviennent à vivre en tant qu'artiste. Le milieu est beaucoup plus dynamique et souple au Québec... et le coût de la vie est plus abordable ici, ça aide.

Quand vous êtes arrivée au Québec, avez-vous poursuivi votre carrière de professeure de mathématiques?

Pas du tout. Je me suis plongée dans le domaine artistique. Je ne voulais pas faire de compromis. Quand je suis arrivée au Québec, j'ai dès le départ commencé à m'impliquer dans des événements artistiques en me disant que je ne cherchais pas de boulot autre que du travail dans le domaine des arts. Je suis également retournée à l'école faire une maîtrise en arts visuels et médiatiques⁷ à l'UQAM. Je trouvais que c'était la meilleure façon de découvrir le monde des arts d'ici. J'ai fait une maîtrise en concentration éducation, puis j'ai fait une maîtrise en création. Je pense que je suis la seule à avoir fait les deux. À l'université, ce qui est intéressant, ce n'est pas seulement les cours, mais les relations que l'on a avec nos collègues, avec les autres étudiants. Fréquenter l'UQAM a beaucoup changé ma pratique. En Ukraine, ma formation artistique était très académique. Ici, j'ai appris à jouer avec le son, à faire de la vidéo et des entrevues. Tout cela est devenu un matériau que j'ai intégré à mes créations.

Vous avez ensuite poursuivi vos études en faisant un doctorat...

⁷ Voir <http://www.eavm.m.uqam.ca>

Oui. Ce qui me plaît dans ce travail universitaire, ce sont les échanges théoriques qui me nourrissent autant dans mes réflexions que dans mon œuvre. Les discussions autour de nos lectures et autour de nos pratiques artistiques sont vraiment inspirantes. Cela me plaît de faire partie d'un cercle universitaire où l'on peut discuter d'art et se nourrir des regards différents. On a toujours des choses à apprendre des autres, des textes et des réflexions que l'on a en lisant et en discutant en communauté.

Vous parlez donc 5 langues... Que représente le français pour vous?

Il n'y a pas très longtemps, je lisais un livre d'un écrivain japonais qui a écrit un livre s'intitulant *L'éloge de l'errance*⁸. C'est un Japonais qui a fait toute sa carrière en France et qui a fait du français sa langue d'écriture. Il dit que le français est sa langue paternelle. J'aime cette idée. Pour moi, comme pour lui, le français est ma langue paternelle. C'est la langue de la patrie où je vis, c'est la langue de ma patrie. Le français, maintenant, c'est mon pays.

Dans vos œuvres artistiques, vous utilisez souvent le matériau « langue ». Est-ce que vous pouvez nous en parler?

C'est vraiment une chose qui est venue tardivement. Partir de l'Ukraine a été difficile. Pendant des années, j'ai repoussé mes souvenirs. Je les ai rangés dans une boîte et, même à mes enfants, je n'en parlais pas et je ne parlais pas le russe. Je ne voulais pas les faire ressortir... même dans ma peinture. Je ne faisais rien de figuratif parce que je rejetais ce que j'avais appris dans ma formation reçue en Ukraine. J'étais dans le rejet de mes racines.

C'est grâce à un concours organisé il y a une dizaine d'années par Radio 103,3⁹ que j'ai renoué avec mon passé et avec mes racines. Les gens de la radio cherchaient une œuvre pour illustrer les 20 ans de la station. La veille de la date de clôture du concours, j'ai peint

⁸ Akira Mizubayashi, *Petite éloge de l'errance*, Paris, Gallimard, 2014.

⁹ Voir <http://www.fm1033.ca>

une œuvre après avoir discuté avec mon père de la catastrophe de Tchernobyl¹⁰, que nous avons vécue. J'avais 15 ans à l'époque. Nous habitons près de Tchernobyl. Heureusement, mon père, à l'époque, écoutait la radio de Londres, la radio occidentale, même si c'était interdit (le gouvernement tentait de brouiller les ondes). En écoutant cette radio, il a eu écho des problèmes qui avaient cours à la centrale Lénine, qui a explosé dans la nuit du 26 avril 1986. En tant que médecin et chercheur, en entendant les nouvelles de la radio de Londres, il a vite compris les dangers auxquels nous étions exposés et il a décidé d'immédiatement nous amener à Moscou, chez notre oncle. Cela nous a permis d'éviter de recevoir les premières pluies radioactives. Cela nous a probablement sauvé la santé et la vie. Cette conversation avec mon père m'a inspirée et, en une nuit, j'ai créé une œuvre¹¹ qui parlait de cela : de la catastrophe de Tchernobyl et du rôle que la radio a joué pour nous lors de cet événement. Mon œuvre a gagné le concours et a été exposée au Centre culturel Jacques-Ferron¹² jusqu'à cette année.

Cette création m'a fait prendre conscience que j'avais des choses à dire de mes racines, qu'il y avait des choses avec lesquelles je pouvais être en accord. J'ai donc commencé à explorer mon passé et à inclure cela dans mes œuvres. C'est aussi à partir de là que je me suis intéressée aux langues en tant que matériel artistique.

Je travaille beaucoup avec les langues. Dans mes installations, par mes exemples, j'incorpore des entrevues avec des gens, dont mon père, qui parlent le russe et des entrevues avec des gens qui parlent le français. Je peux aussi faire entendre une chanson en Ukraine d'un côté et, de l'autre, faire entendre un texte lu en français. Ces installations permettent de passer d'une personne à une autre personne, d'un temps à un autre et d'une langue à une autre. Cela fait des créations autant visuelles que sonores qui permettent de lier plusieurs univers.

¹⁰ Pour en savoir plus sur cette catastrophe, voir <http://www.lefigaro.fr/sciences/2016/11/29/01008-20161129ARTFIG00008-tchernobyl-les-etapes-cles-de-la-pire-catastrophe-nucleaire-de-l-histoire.php>

¹¹ Voir <http://eugeniarezniak.com/traverser-linterdit>

¹² <https://www.longueuil.quebec/fr/centre-culturel-jacques-ferron>

Est-ce que les langues s'influencent?

Chez nous, dans notre famille, à la maison, avec mes parents, on parle le russe, mais on chante en ukrainien. Les langues s'influencent et influencent aussi le visuel.

En Ukraine, les deux langues sont inséparables... encore plus que le français et l'anglais ici, qui sont divisés non seulement par la géographie, mais aussi par la hiérarchie de pouvoirs liés à l'histoire.

En Ukraine, les familles russes et ukrainiennes sont tellement mélangées que les deux langues sont inséparables. Il y a même des Ukrainiens qui mélangent les deux langues en parlant. Il parle le russe-ukrainien et cela peut être difficile à comprendre... comme le *franglais*. Et, selon les villages, on ne va pas parler tout à fait le même russe ou le même ukrainien.

Pouvez-vous nous parler de votre projet avec le Centre d'art actuel Plein Sud¹³?

Oui. C'est un projet passionnant qui me touche beaucoup parce que le français n'est pas ma langue maternelle et que je suis immigrante. Je comprends ce que signifie « vivre une immigration ». Je peux me mettre dans la peau des gens qui arrivent dans un nouveau pays. Je sais que, peu importe la raison pour laquelle on est parti, il y a toujours la douleur du départ qui reste. Je ne suis pas seulement en empathie avec les nouveaux arrivants, mais « travestie », parce que je suis en eux. Je suis contente de partager avec eux le point de départ pour le français.

Pour le projet, pendant le mois de mars, on a collaboré avec des nouveaux arrivants qui suivaient, au même moment les cours de francisation du Ministère de l'Immigration et de la diversité culturelle. On est parti des mots qui les ont marqués lors de leur arrivée au Québec, des mots qui les ont accrochés et qui les ont surpris et, à partir de ces mots, on a créé quelque chose. On a tenté d'expliquer, avec l'art et avec des images créées à partir des mots, l'arrivée des gens dans une nouvelle langue, dans un nouveau pays. Comment les

¹³ <http://www.plein-sud.org>

mots peuvent-ils se déplier en images? Il y a donc des images de toutes sortes, des images dessinées, de la vidéo, des objets réels, des photos... On a expliqué les mots par l'image.

Comme le dit Marie-Claude Plasse, qui est à l'origine du projet et qui est éducatrice en chef au Centre d'art actuel Plein Sud, « les immigrants qui suivent leurs cours de francisation au cégep Édouard-Montpetit viennent toujours faire, pendant leur formation, une visite commentée de la galerie avec leur animatrice, France Quirion, responsable de cette initiative. Ils participent également à des ateliers d'arts plastiques. En voyant le bien que l'art fait aux nouveaux arrivants, en les voyant « redevenir des enfants » quand ils créent des œuvres, en constatant que les œuvres créées finissent souvent par parler de ce qu'ils vivent, et en les voyant vouloir s'exprimer pour

expliquer leurs œuvres, on s'est dit que c'était une avenue à explorer. Le projet est donc pour valoriser l'apprentissage du français et l'intégration dans la culture québécoise de ces gens-là. Les nouveaux arrivants qui participent au projet sont au Québec depuis environ 1 an. Ils sont avancés dans leur intégration. En créant une œuvre, ils parlent d'eux et de leur arrivée et cela peut inspirer ceux qui vont arriver après eux. Dans le projet, il y a des œuvres d'art et, éventuellement, il y aura un abécédaire. »

-Mot-à-Mot-
En collaboration avec l'artiste Eugénia Reznik



Exposition du lundi 9 au samedi 14 avril 2018
Vernissage, le mercredi 11 avril de 16 h à 18 h

ENTRÉE GRATUITE

Cristina Aguilar — Dangely Almonte — Chris Arnold — Stephanie Bustamante
Edison Castellanos — Shabnam Deedar — Nadia Fassihi — Hang Le
Gilberto Lopez — Angelica Medina — Lorena Morales — Serhiy Pukhonto
Oscar Sakay — Alisa Sinitsina — Saul Sulbaran — Rafael Urdaneta
Ana Vasquez — Lu Yang — Amanda Yu

Bibliothèque du cégep Édouard-Montpetit
Accès par l'entrée du 100, rue de Gentilly Est, Aile D – 2^e étage – local D-2000

HEURES D'OUVERTURE DE LA BIBLIOTHÈQUE :
Du lundi au jeudi : de 7 h 45 à 20 h
Vendredi : de 7 h 45 à 18 h
Samedi : de 9 h à 13 h

Les enfants de moins de 12 ans doivent être accompagnés d'un adulte pour entrer à la bibliothèque.

PLEIN SUD | CENTRE
art actuel longueuil

Culture et Communications Québec   Immigration, Diversité et Inclusion Québec 

Est-ce que c'est un projet qui va se répéter dans le temps?

Non, c'est un projet qui n'aura lieu, pour l'instant, qu'une seule fois, mais on veut que ça soit quelque chose d'inspirant pour tous ceux et pour toutes celles qui verront les résultats de l'exposition. On veut aider les nouveaux arrivants et les nouvelles arrivantes à mieux s'intégrer en utilisant l'art. On veut leur donner un espace pour qu'ils puissent exprimer leur parcours. On veut qu'ils jouent avec les mots, qu'ils les manient pour créer des œuvres. On veut qu'ils les aiment et que leur arrivée dans notre langue et dans notre culture se passe bien.